

Seconde lecture

J'ai été coopérant dans l'un des pays les moins défavorisés parmi ceux que l'on disait en développement. J'habitais une grande villa sise sur un tout petit terrain entouré de taudis. Je conduisais une jeep, plus coûteuse que luxueuse, que le projet canadien me fournissait pour mes fonctions. Je gagnais pas mal de fric.

Quand vous passiez à proximité d'un terrain vague où s'ébattaient de tout petits enfants noirs aux yeux rieurs, dont les sourires laissaient éclater dans la lumière du soleil de midi des quenottes d'ivoire, vous entendiez ces derniers vous crier: « Hey, toubabou, niang ka tan! » Ces mioches se moquaient gentiment de vous. Il vous traitaient de riz blanc. Si vous aviez au cerveau les quelques mots de leur langue suffisants pour comprendre leurs moqueries, vous leur répondiez en riant à votre tour: « Yow oberzine la! » C'est à dire que leurs peaux étaient de même couleur et de même texture que celle de l'aubergine, qu'ils voyaient si souvent couchée sur leur riz blanc. Ils vous avaient crié en riant combien vous étiez blanc et vous leur aviez retourné le compliment en appréciant combien ils étaient noirs. Ils vous avaient pour un instant rendu la capacité de prononcer des mots d'enfant. Ils venaient de semer une étincelle de joie dans votre journée. Et ça se produisait souvent.

Avec le recul, vous seriez un jour en mesure de faire une seconde lecture de la même scène. Un léger coup d'œil à l'histoire vous aurait appris la vision de leurs grand-pères dans les bouches de qui la même petite phrase aurait voulu dire que l'homme blanc n'amenait que la pauvreté, que le riz blanc. Car se nourrir de riz blanc, c'est à dire de riz sans sauce, sans viande ou poisson et sans légumes, c'est être au sommet de la pauvreté. Vous auriez compris qu'aux yeux de ces grand-pères édentés, au bout d'un certain temps, c'est à peu près tout ce que le colonisateur aurait apporté sur cette terre. Une pauvreté encore plus grande. Une désolation plus violente. Entendus de cette oreille, ces petits enfants auraient eu le génie de vous crier dans un éclat de rire combien vous étiez pauvre de ne pas savoir davantage partager avec vos semblables: « Nous, même quand on n'a plus que du riz blanc, il nous reste le plaisir de le partager. Qu'est-ce qui te reste, à toi? La nuit venue, tu dors dans quelle case? Avec qui partages-tu ta paillasse? Sur qui peux-tu vraiment compter, à la vie à la mort? » Les tout petits enfants vous posent tellement de questions.

Vous vous seriez quelquefois aperçu comme acteur un peu perdu dans un film trop lent et trop détaillé pour qu'on puisse s'accrocher au fil ténu du suspense. En mission, à Dakar, à l'heure de l'apéritif, sirotant une Flag bien fraîche, à la terrasse de la Brasserie William Ponty. De l'autre côté du grillage, il y aurait eu cette fillette embarrassante, les jambes cassées par la poliomyélite, vous suppliant de la voix et du regard, allant et venant, de côté, sur ses genoux et sur ses mains, comme un crabe, du regard fuyant d'un toubab au regard fuyant d'un autre blanc. Le moment venu de rentrer à votre hôtel, vous auriez ingurgité quatre mille francs CFA de bière et avalé une pizza payée deux mille francs, sous ce grand regard interrogateur. Elle serait constamment restée au poste. En quittant la brasserie, vous auriez posé 100 francs sur la paume rose empoussiérée de sa petite main noire et vous vous seriez senti profondément idiot.

Tous droits réservés, Jean-Marc Cormier